

Le chat débotté

Paul Plume était journaliste à Ouest France, chargé de couvrir les affaires culturelles, les événements festifs, le tourisme et les questions régionales. Le comité de rédaction du journal venait de lui confier une nouvelle mission, destinée à aboutir à une série d'articles tout au long de l'été, sur le tourisme « vert », les « richesses méconnues », les monuments oubliés tombant ou non en ruine, du Grand Ouest. Ce fut la raison pour laquelle il parcourait avec sa vieille 4 L les petites routes du Parc Régional du Perche, un peu au petit bonheur la chance, ayant reçu de la part d'habitants dans un bar de vagues indices sur un château un peu mystérieux qui devait se trouver « quelque part par là », le « là » étant signalé par des mains tremblotantes et tantôt de ci tantôt de là.

Il fait beau, très beau même, les deux fenêtres ouvertes de la voiture donnent un bon courant d'air un peu frais même par moments, car on était au mois de mai. Le journaliste roule très lentement, en partie pour des raisons professionnelles (car il ne s'agit pas de rater ce château, il faut donc être attentif au moindre portail ou chemin), en partie parce qu'il est de nature rêveuse, aime flâner, et quoi de plus idéal que ces départementales suivies à toute petite allure en voiture laissant l'esprit vadrouiller ailleurs ?

Soudain il freine brusquement. Derrière le feuillage d'un vieux chêne, il vient de remarquer l'entrée d'une allée, marquée par deux énormes piliers chacun surmonté d'une tête d'homme. D'homme ? A y regarder de plus près il n'est pas si sûr, voilà une première étrangeté qui mérite d'être notée dans son carnet de bord.

Il fait marche arrière, tourne le volant, s'engage dans l'allée. La voûte verte en est faite de très vieux chênes, d'au moins une vingtaine de mètres de hauteur. Mais ils sont plantés à distance les uns des autres, et entre eux, des buissons de buis joliment taillés en toutes sortes de formes : des lapins, des souris, des rats. Plutôt bizarres comme formes. Voilà encore quelque chose à noter dans le carnet.

Au bout de l'allée le château surgit si brutalement, qu'il en est surpris : les chênes touchent presque l'escalier monumental qui mène vers l'entrée de la demeure, si bien qu'on a du mal à distinguer la totalité de la bâtisse, dont les tours semblent monter, monter, jusqu'en haut du ciel. Avec les arbres, impossible de prendre du recul, il n'arrive pas à voir le toit.

Paul Plume gare sa voiture, coupe le contact, descend, puis monte l'escalier monumental et ornemental, dont les rampes sont sculptées comme l'allée de lapins, de souris, de rats. Décidément, le carnet allait être bien rempli. Il ne croyait pas si bien dire !

Sur la porte monumentale du château il n'y a pas de battoir, pas même de sonnette, pas de tirette, seulement une pancarte indiquant « les visites du château se font les jours ouvrables de 10 heures à 13 heures. Transformation du domaine public en domaine privé à partir de 13 heures et ce toute la nuit jusqu'au lendemain. Fermé les samedi et dimanche. Ouverture exceptionnelle le dimanche des Rameaux. Visites privées : renseignez-vous derrière le pilier ».

Etrange comme message, d'autant plus que Paul Plume, qui avait pourtant un peu étudié son dossier, n'avait trouvé aucune mention de ce château, qui semblait néanmoins être ouvert aux visiteurs donc au tourisme public. Mais il suit les instructions, et trouve derrière le pilier une sonnette, sur laquelle il appuie.

Aussitôt une voix métallique retentit : « montrez patte blanche, mettez votre main sur le digidécodeur ! ». Très étonné, n'y voyant pourtant encore rien d'extraordinaire, Paul Plume met la main sur ce lecteur et la voix reprend : « autorisation d'entrée accordée. Déposez armes et bagages au vestiaire. Pour des raisons linguistiques, déposez chapeaux, châtaignes et s'il y a chapelure. Les cheveux châtaines ne sont pas admis dans l'enceinte du château et vous devez venir sans chaperon ».

Paul Plume pense avoir à faire à une sorte de Disneyland amateur, à un château en carton, avec des attractions comme dans les parcs du même nom. A son grand étonnement, la porte s'ouvre, à sa droite il y a des portemanteaux, des bacs à parapluie, des claies pour ranger sacs, bottes, chaussures de marche, mais comme il n'a rien d'autre que son calepin et son stylo, il dépose des nêfles.

Pas très rassuré pour autant, étonné de ne voir personne, il avance prudemment, jusqu'au moment où tout bascule ou presque et qu'il est précipité en avant par la brusque descente du couloir. Il a du mal à garder son équilibre et arrive trébuchant courant tête baissée dans une immense salle à manger.

« Eh bien voilà le journaliste ! et qui fonce tête la première ! et qui ne fait pas le poids ! Pour un peu vous alliez droit dans le mur au pied duquel je vais bientôt vous mettre ! Mettez-vous à table, votre heure a sonné ! ». C'est ainsi que parle un grand chat, vêtu d'un magnifique habit de lumière jaune, orange et doré, d'énormes bottes rouges tellement bien cirées qu'elles brillent comme des miroirs, et portant une élégante épée à fine lame accrochée à une ceinture bouclée d'or. A n'en pas douter, il s'agit du Chat Botté. Il est roux, presque de taille humaine, il a deux oreilles pointues et broussailleuses, deux grands yeux malicieux dans lesquels passent des lueurs féroces et perverses, un nez de la taille de celui d'un lynx, une gueule d'où sortent des canines étrangement longues et pointues, des lèvres tirant au violet qui forment un sourire à la fois sarcastique et carnassier, et une belle paire de moustaches fièrement dressées comme des éventails de chaque côté du nez. La voix du chat est grave et fluette en même temps, claire et sussurante par moments, la fin des phrases sort de dessous sa langue presque sifflée.

« Je tournais comme un lion en cage, daignez vous asseoir, j'ai déjà mis les petits plats dans les grands et vos carottes sont cuites ». Le chat examine Paul Plume de la tête aux pieds, fait « hmm », puis « faut se contenter encore une fois de ce qui tombe sous la dent par hasard » et fait signe de la patte pour s'asseoir à la table illuminée par plusieurs candelabres où brûlent de nombreuses bougies.

Y sont dressés à la verticale deux couverts de cinq assiettes. « Couchées ! » fit le chat, et les assiettes se mettent les unes sur les autres à plat, celles plus petites pour les entrées au-dessus, deux grandes pour les plats de résistance au milieu, et puis une autre petite à dessert en bas, ce qui fait un ensemble un peu bancal. « Ca vous embouche un coin, non ?! Je vois bien que vous en avez plein les mirettes ! » se vante le chat. Couteaux, fourchettes, cuillères, tout est en cinq exemplaires. Des serviettes en damast brodées aux lettres « de C » et aux blasons de marquisat sont posées à côté des assiettes.

Des mets grossiers ornent la table : des pommes de terre et des carottes cuites à l'eau, une poule bouillie à qui on a laissé la tête, des anguilles quasiment crues, une salade de pissenlits arrachés tels quels du sol et naturellement une assiette de mou. Du pain dans des paniers, du beurre dans un beurrier, sel, poivre, vinaigre et huile dans un petit ensemble destiné à cet effet, qu'on trouve surtout dans le Midi, du vin dans une carafe et une autre carafe pleine d'eau et de glaçons. Le chat tend une tranche de pain à son hôte en disant : « ce soir je vous

donne votre pain quotidien. Mais cette nuit, vous ne demanderez pas votre reste ! ». Pourquoi toutes ces menaces même pas voilées ? Paul Plume, qui y connaît un rayon en littérature, décide de tenter d'appâter le chat pour lui tirer les vers du nez.

« Tout cela a l'air très appétissant. Je vois que vous avez un bon cuisinier. Je prendrai bien quelques pommes de terre s'il vous plaît ».

« Ce sont des rates, servez-vous ! » commente le chat qui n'en dit pas plus.

Paul Plume se sert dans le plat puis l'offre au chat qui éclate d'un petit rire sardonique « le coup de me refiler la patate chaude, on ne me la fait plus », et il se sert une pelletée d'anguilles. « Prenez-en, elles sont excellentes, que du sous roche ! ».

« Si vous vous demandez si à part nous deux il y a encore quelqu'un d'autre, je dois vous détromper, jeune homme, motus et bouche cousu, nous sommes seuls, enfin, vous êtes seul avec moi » reprend le chat. « Il n'y a pas de cuisinier, on n'est jamais aussi bien servi que par soi-même ! ».

« Euh...c'est joli vos emblèmes sur la serviette » fait Paul Plume en s'épongeant discrètement le front tellement les candelabres donnent chaud.

« Vous essayez de vous payer ma tête ? Je m'appelle Botté, pas C ! ».

« Ah je pensais que c'était le C de chat ? » tente-t-il en se donnant un air innocent.

« Ah, petit fureteur, vous êtes tous les mêmes, je me demande bien d'ailleurs ce qui vous prend ces derniers temps, il y a deux mois déjà votre collègue du Midi Libre, ha ha ha, libre ! comment il s'appellait...il était...enfin je ne me rappelle plus et c'était pas très important, mais vous, accouchez-donc, abbattez vos cartes, allez droit au but, je perce votre jeu depuis le début, je lis dans vos pensées comme dans un livre ouvert, petit curieux va, vous êtes venu enquêter sur le sort du marquis de Carabas, de la princesse et du roi ?! Réalisez-vous que si je vous dis ce que je sais, votre sort est scellé ? Soit, vous aurez creusé votre propre tombe ! ».

Paul Plume a soudain très froid dans le dos, malgré la chaleur des candelabres. Il y a deux mois, son collègue Amédée Duteil, du Midi Libre, a disparu sans laisser de trace, ce qui intrigue toujours la rédaction de son journal et la Police. Qu'en sait ce chat ? Manifestement, il a à faire à un dur à cuire. Un peu abasourdi, le journaliste tente de reprendre ses esprits, car cela commence à chauffer et il ne faut peut-être pas croire que ce ne sont que des jeux de mots, il faut peut-être prendre ça un peu plus au pied de la lettre et non à la légère. Le chat devient en effet lourdingue, avec ses proverbes, ses doubles sens, ses métaphores cousues de câbles. C'est un drôle de mélange de chat de gouttière, un peu voyou, gouailleur, et de chat persan, matou d'élite, qui a du baratin mais parle finalement comme un nouveau riche.

« Alors, ouvrez grandes vos oreilles et soyez tout ouïe, écoutez-moi et prenez ça ! » siffle le chat en lui tendant un pissenlit, « mangez-le par la racine, c'est délicieux » fait-il, macabre. « Voyez-vous, la seule version disponible du conte de Perrault, mon vrai maître, Dieu ait son âme, est celle écrite pour les enfants. Mais il en existe une autre, une version qui passe pour apocryphe et qui est pourtant bien de sa main, et que je lui ai dérobé, vous comprendrez vite pourquoi. On en trouve des traces dans la version enfantine, si on sait lire les blancs. L'un des personnages de David Lodge, que vous avez certainement lu étant donné votre métier, n'a pas tout à fait tort de dire que les bottes c'est le phallus, et le chat la chatte, mais bon, c'est un peu trop facile. Ce qui est déjà plus intéressant c'est de penser que ce compte représente la quête du Graal, moi en l'occurrence. Mais je vais vous affranchir, car de toutes les manières maintenant cela n'a plus aucune importance. Vous ne vous êtes-vous jamais demandé d'où était venue au chat l'idée de se faire fabriquer une gibecière et des bottes de petit marquis, ou comment il avait appris à parler ? Vous ne vous êtes jamais demandé pourquoi il s'était

donné tant de mal, alors que les chats sont d'habitude connus pour ne penser qu'à eux-mêmes et à leur petit confort ? N'avez-vous jamais trouvé invraisemblable qu'un petit chat pouvait faire peur à des dizaines de paysans munis de fourches et de faux ? Avez-vous cru qu'après avoir vaincu et mangé l'ogre le chat allait se contenter de laisser tout cela à son maître, ce pauvre garçon meunier un peu simplet, et se contenter comme un vulgaire retraité de chasser tous les jours paisiblement les souris et d'être blanchi et logé ? Ce sont des sornettes pour midinettes, et même les enfants étaient souvent dubitatifs. Vous ne voulez pas une cuisse de cette délicieuse poule ? Vous ne lui avez rien remarqué de spécial ? « Paul Plume accepte une aile et voit soudain avec stupéfaction que cette poule a des dents. Décidément, il n'est plus tout à fait dans le même monde que celui du dehors. Il peut même s'attendre à tout instant à voir apparaître un nid de souris dans l'oreille du chat.

« Alors, venons-en aux faits, je ne vous cacherai aucun détail, vous êtes cuit et déjà fait comme un rat, vous ne sortirez plus d'ici. Tout d'abord, la conversation entre moi et l'ogre a duré bien plus longtemps que ne le dit la version officielle. Je connaissais quelques tours que l'ogre ne connaissait pas, je lui ai jeté de la poudre de perlimpimpim aux yeux, il a vu trente six chandelles mais n'y voyait que du feu, et il m'a passé quelques-uns de ses secrets de cuisine avant que je ne le mange. Je vous assure que ce n'était pas de la petite bière. Un ogre même transformé en souris reste gros et coriace. Mettez donc un peu de beurre salé sur vos rattes ! Elles sont bien dodues mais il faut leur graisser un peu les pattes.

Vous verrez que moi j'ai tout eu, le beurre, l'argent du beurre, et la fermière... »

« A Paris on dit la beurette » interjette le journaliste.

Le chat est surpris et légèrement agacé, mais essaye de n'en rien faire paraître : « ah, vous voulez ajouter votre grain de sel ? » .

« Jamais de la vie, je sais bien que je ne peux pas rivaliser avec vous et d'ailleurs je ne vois pas qui le pourrait, enfin... Non non, je vous donne ma langue»

« Sauce gribiche ! Je ne m'en contenterai pas ! Vous allez donc arrêter de me passer la pommade à chaque fois ? Vous ne cessez d'essayer de me caresser dans le sens du poil, mais je ne me laisserai pas amadouer ni endormir, mais si ça vous amuse, j'ai aussi mes bottes à faire cirer plusieurs fois par jour ! ».

Paul Plume a l'impression que le chat n'a pas du tout aimé son esprit, et une idée commence à y germer.

« A propos de bottes justement. Le vieux, ça a été assez facile. C'était par lui qu'il fallait commencer, car il était méfiant, il n'aimait pas les chats. Il avait ses habitudes immuables, toutes les nuits il sortait de sa chambre pour aller boire un verre de lait dans la cuisine. Alors une nuit, j'ai remplacé les lanternes de l'escalier par des vessies, il a fait une belle chute, et il s'est cassé la pipe. Encore un verre de vin ? Il faut finir ce qu'il y a dans la carafe, quand c'est tiré, il faut le boire », et d'office il remplit son verre « ah, on va bientôt arriver à la lie ».

« Après la mort de son père, la princesse, qui était ma foi un joli petit lot, commençait à déprimer. Elle ne voyait plus que des bouteilles à moitié vides, elle broyait du noir à longueur de journée, lentement le château changeait de couleur, c'était terrible. De plus depuis déjà pas mal de temps elle s'ennuyait à mourir avec le prince, son mari, le meunier, il n'avait aucune conversation, il ne comprenait pas son vague à l'âme, ils n'étaient pas du même monde. Alors, j'ai commencé à la consoler, je lui parlais, parfois je lui lisais des livres à haute voix, j'avais créé un petit orchestre de souris, je la distrais et faisais rire, et pendant que le prince était parti à la chasse sa femme me faisait des confidences. C'était une belle souris, bien dodue, et un jour je lui ai mis la main au panier et proposé la botte, elle me faisait bander comme un âne, pour un chat ça paraît curieux mais elle appréciait. Elle est devenue insatiable,

on avait perdu toute prudence, on ne prenait plus aucune précaution, et évidemment un jour son mari est rentré plus tôt bredouille de la chasse aux lièvres, ses chiens nous ont surpris dans la grange à foin, vous savez qu'on n'est pas amis, moi la main dans le sac si je peux dire, je pense que les levriers ont cru voir une levrette, le prince a voulu me tuer mais il a mal visé et a tué sa femme, après j'ai été obligé de lui sauter au cou, je l'ai égorgé. J'ai pris la direction des affaires, désormais je pouvais vraiment terroriser les paysans, je les ai saigné aux quatre veines. Et voilà pourquoi je vis seul ici depuis des siècles. Toutes les bonnes choses ont une fin... pour vous aussi d'ailleurs, l'heure approche», le chat se tait.

« Je peux vous donner un peu d'eau ? Il fait chaud. Ca va vous rafraîchir », dit Paul Plume au chat en tendant sa main vers la carafe. « L'eau c'est bon pour les souris ! » crie le chat. Mais à le regarder il a l'impression que le chat est déjà un peu gris, comme tous les autres dans la nuit, et qu'il doit du coup craindre l'eau froide.

Donc c'est maintenant ou jamais : « Mais cette version est bien plus intéressante que celle que tout le monde connaît ! Vous êtes célèbre dans le monde entier pour avoir été un bon serviteur, qui a sauvé sa peau en persuadant son maître qu'il allait le rendre riche ! Alors qu'en réalité, le maître c'est vous ! Mais personne ne le sait ! Personne non plus ne sait que vous existez toujours ! Et à la place, tout le monde ne parle plus que Du Chat.... »...C'est un coup de poker, mais il voit qu'il a visé juste, le chat est intrigué :

« Du Chat ? Des chats ? C'est quoi ce Duchat ? » fait-il, soudain moins fier.

« Ah oui, excusez-moi, vous ne lisez peut-être pas...mais il y a plein d'images, c'est un chat de bande dessinée, un chat d'album, un chat qui fait des bulles, des jeux de mots, de l'esprit, de l'humour en images, son inventeur passe tous les soirs à la télé... »

« Oh, si vous pensez que cela m'intéresse de passer à la télé, ce n'est qu'un tout petit écran, moi ici avec la verdure, vous pensez que cela m'intéresse même d'aller en ville, moi je suis un chat des champs et c'est ici que je trouve mes souris, bon, venons-en au fait... »

« Mais le Chat il trouve autant de souris qu'il veut, son auteur les lui dessine dès qu'il le lui demande, c'est un chat très gâté, d'ailleurs avec son crayon son dessinateur peut faire apparaître n'importe quoi... Tenez, il y a par exemple un dessin où le chat vole de ses propres ailes, en disant « c'est pour épater les souris ». C'est pas mal, non ? »

« Arrêtez de me parler de ce chat de pacotille, de ce chat de papier, de ce chat qui n'existe même pas ! Moi j'existe tout seul, je n'ai pas besoin d'un maître pour me faire exister, et si ça me chante avec la magie noire je fais apparaître tout ce que je veux ! ».

« Oh excusez-moi si je vous ai vexé, il n'y a pourtant pas de quoi fouetter un chat » qui en l'occurrence, fait « grrr, grrr », de petites bulles d'écume venant sur ses lèvres. « Pour ce qui est de l'être, justement, le chat en question il dit « mon père est une plume, ma mère un pot d'encre de Chine, et je suis né le jour où maman n'avait pas mis son bouchon ». Pas mal, non ? Moi ça m'interpelle. Dans le même ordre d'idées il y a un autre dessin, où on voit le chat d'un côté, son image de l'autre, et où le premier dit dans une bulle « moi c'est moi », et l'image « lui c'est lui ». C'est fort, vous ne trouvez pas ? Il a un succès fou ! « .

Le chat est maintenant tout ce qu'il y a de plus enragé. Il s'écrie : « Des conneries ! Des conneries ! Pour appeler un chat un chat, ce chat n'est qu'une image ! Et le concept de chat ne mord pas alors que moi, moi qui existe, je mords, j'arrache, je déchire, j'étripe, vous allez voir ! » et le chat commence à se lever.

« Exister, exister, bien sûr c'est important, comme le disait déjà le grand écrivain Shakespeare, ou plutôt Hamlet, son héros mondialement connu, que tout le monde cite : « être ou ne pas être, la est la question, ce qui donne encore mieux en anglais, *to be or not to be, that is the question !* ».

« Arrêtez de tourner autour du pot, arrêtez de détourner mon attention, être ou ne pas être, je peux vous en faire voir moi de l'être ou du ne pas être, c'est d'un enfantin ! » et le chat disparaît complètement à « ne pas être », et réapparaît à « être », et ainsi plusieurs fois de suite.

« Ah là vous êtes fort Monsieur, je ne vous croyais pas capable de ça, mais cela dit, l'être est-il plus important que l'étant ? Réalisez-vous par exemple, comme l'a fait le chat, que le mot « long » est plus court que le mot court ? C'est comme dans les exercices de logique du professeur Froepfel de Jean Tardieu, où il propose de compter en secondes le temps qu'il faut pour prononcer le mot « éternité » », le chat siffle maintenant comme un serpent, « kss kss sst ! Assez, assez, c'est assez ! »,

« Dit la baleine » fait Paul Plume ce qui arrête le chat dans son avancée « euh ? ».

« Qu'est-ce qu'elle fait ? Rein. Où elle va ? Nulle part. Comment elle s'appelle ? N'a pas de nom. Qui elle est ? Existe pas...(il cita son Tardieu par coeur). Et au-delà de l'existence, n'y a-t-il pas l'essence, comme le disait si bien Sartre ? *The essence in't it more important as the existence ?* Je vous le demande, Monsieur le chat, qu'en faites vous de l'essence des choses, de ce qui est au-delà des apparences de l'existence, et donc que faites-vous de votre essence à vous, de l'essence de vous en tant que chat, de l'essence féline, au sens hégélien bien sûr ? »

Le chat est maintenant hors de lui, il avance ses griffes qui font « couick ! couick ! couick ! » comme des cisailles de jardinage, ses yeux jettent des étincelles et il siffle dans une sorte de râle : « l'essence, l'essence, je vais vous montrer ce que j'en fais » et se transformant en sa propre essence, les flammes des bougies le font exploser avec un grand « boum ! » qui secoue la table.

Fut pris qui croyait prendre.

Paul Plume pense alors tenir l'article à sensation de sa vie, le scoop qui va lancer enfin sa carrière, et le faire connaître d'un très grand public. Bien mal lui en prend. Non seulement personne à la rédaction de Ouest France ne le croit, mais on le prend d'abord pour un type un peu bizarre, puis quand il insiste pour un doux-dingue, et finalement, on lui confie de moins en moins de reportages.

Au bout de quelques mois, il fut licencié, se mit à boire en racontant partout cette étrange histoire qui faisait rigoler tout le monde, et un soir de grande déprime, il finit par se faire exploser la cervelle.